

Aperçu de l'état des lieux de la gestion de l'information et des connaissances dans des organisations paysannes au Burkina Faso

Jocelyne Yennenga Kompaoré*

Founder and CEO, Cabinet Performances

Cet article essaye de faire le lien entre les besoins concrets d'information qu'ont les paysans et la fonction que pourraient jouer les organisations paysannes dans la production et la mise à disposition de cette information. Après avoir rappelé quelques caractéristiques du contexte socioculturel, l'article met aussi en évidence l'absence de gestion de l'information et des connaissances dans ces organisations.

Capitaliser et partager les expériences de développement revient de plus en plus souvent dans les discours des organisations paysannes. Pourtant, la gestion de l'information et des connaissances ne fait pas encore partie des fonctions habituelles de ces organisations.

Sur le contexte et les mentalités

Traditionnellement, la connaissance ne se partage pas au Burkina Faso. La connaissance se conserve secrètement et jalousement. Celui ou celle qui la possède est respecté(e) et parfois un de ses proches aura le privilège de recevoir des petites parcelles de cette connaissance. Et puis voilà, qu'avec l'introduction de l'école occidentale, la connaissance se transmet à tour de bras à qui le veut. Désormais, peu importe l'origine sociale, on apprend tous la même chose. Fils ou fille de paysan, de fonctionnaire, d'artisan, de commerçant, le type d'informations et de connaissances que nous apprenons tend à s'homogénéiser.

L'information et la connaissance jadis garant d'un certain pouvoir se banalisent et ont des allures de secret de Polichinelle, surtout dans le monde moderne. L'un des facteurs sur lequel il semble encore y avoir une marge de manœuvre, est la rapidité d'accès à l'information. C'est à qui y aura le plus facilement accès. « Pour compliquer les choses », voilà qu'avec l'avènement d'internet et des logiciels libres, une nouvelle race d'individus s'ingénue à inventer des solutions pour répandre l'information comme un traînée de poudre. Ces hommes et ces femmes traquent l'information et la diffusent. Ils et elles parlent aussi de partage et d'échange d'expériences.

Absence d'un système de gestion de l'information et des connaissances dans les organisations

Gérer l'information et la connaissance est loin d'être une priorité dans les pays comme le Burkina Faso, où tout le monde est pris dans la gestion des urgences. En 2010 nous avons

*Email: jkompaore@yahoo.fr

entrepris une étude pour le compte de la FAO (Food and Agriculture Organization of the United Nations), afin de constater l'état des lieux en matière de gestion de l'information et des connaissances dans une dizaine d'organisations paysannes et de structures d'appui à ces organisations paysannes.

Dans chacune de ses organisations, nous traquons la même information. Nous essayons de comprendre ce qui se fait en matière de gestion de l'information et des connaissances. Qu'est ce qui se fait pour documenter, produire, diffuser et utiliser l'information dont l'organisation et/ou ses publics cibles a/ont besoin dans le cadre de leurs activités ? Est-ce qu'on y capitalise ? Comment ?

Très rapidement on se heurte au problème du temps. Tout le monde est très occupé. Négocier et obtenir un rendez-vous relève du parcours du combattant. Visiblement, la gestion de l'information et des connaissances ne semblent pas être la priorité. On voit très vite les structures très administratives où il faut passer par un protocole qui peut finir par être dissuasif si l'on n'est pas très motivé. On nous réfère au chargé de communication quand il y en a, qui après avoir pris connaissance du questionnaire, pense qu'il revient au coordonnateur de nous répondre et parfois c'est la secrétaire qui finit par nous recevoir.

Puis, une fois, ce premier obstacle franchi, un autre nous attend de pied ferme : rencontrer une personne « capable » de renseigner les rubriques de notre questionnaire. Et là, probablement en même temps que les personnes interviewées, on a pris conscience de la relative difficulté de concevoir et de mettre en place un système fonctionnel et efficace de gestion de l'information et des connaissances.

Comprendre la gestion de l'information et des connaissances d'une organisation ne se fait pas en quelques minutes. Parfois, les personnes interviewées ont l'impression qu'on leur pose les mêmes questions ; qu'une fois qu'elles ont dit qu'elles produisent une émission radio, il va de soi que la décision a été prise en Assemblée Générale et que les émissions sont destinées à leurs membres.

Nous sommes allés dans des lieux très différents. Des bureaux bien équipés, mais aussi des locaux très modestes, parfois vétustes d'une histoire pourtant riche d'enseignements. On note partout le besoin d'avoir des supports pour informer, sensibiliser, vulgariser, former, partager. Comment les produire est une autre affaire.

La capitalisation des expériences est une étape vers un système de gestion des connaissances. Si par capitaliser on entend la production d'une information nouvelle à partir de l'expérience de terrain, alors nous dirons que la capitalisation est quasi inexistante dans les organisations paysannes. Par contre, si on y ajoute le fait de rédiger un rapport d'activités, une synthèse à partir d'une documentation, d'insérer un article dans la presse, alors nous dirons que les initiatives de capitalisation existent.

Semer des idées, récolter des pommes de terre

En mai 2010, un matin dans le village de Dano, sud-ouest du Burkina Faso, je demande à mon jeune oncle comment se présente la campagne agricole pour lui. Il me dit que si le rythme des pluies ne baisse pas, la saison serait normale, avec de bonnes récoltes à la clé. Je lui demande donc ce qu'il a semé. Il me fait savoir que comme d'habitude il a fait du maïs, du sorgho, du mil, du haricot et un peu d'arachide. Il m'informe aussi que dans quelques mois, il ferait un peu de jardinage pendant la saison sèche avec l'eau du barrage. Je lui demande pourquoi il n'introduit pas de nouvelles cultures comme la pomme de terre par exemple. Mon jeune oncle marque alors un temps d'arrêt et me dit qu'il n'y avait jamais pensé et que ce pourrait être une bonne idée. De retour à Ouagadougou, un jour je reçois un coup de fil de mon oncle. Il me dit qu'il souhaite essayer la culture de la pomme de terre,

mais ne sait où avoir les semences. Vite, j'appelle un des responsables du groupement Naam à Ouahigouya, dans le centre nord du Burkina. Créé en 1967, le groupement Naam est une association de développement de type pré coopératif. Je demande à mon interlocuteur comment avoir des semences de pommes de terre. Il m'informe que leur organisation fait une commande groupée de semences en Hollande et qu'il me réserverait une caisse. En effet un mois plus tard je reçois de Ouahigouya les semences de pommes de terre. Je les réachemine à Dano pour mon oncle. Au téléphone, je lui répète aussi la technique de conservation de ces semences et de culture de pommes de terre ; la technique que mon interlocuteur du groupement Naam vient de m'expliquer. Voilà comment mon jeune oncle a ajouté les pommes de terre à la liste de ce qu'il cultive.

La connaissance, c'est de l'information en action

L'expérience citée ci-dessus n'est pas un cas rare ou isolé. Elle nous permet de dire que la connaissance c'est de l'information en action. La connaissance, les nouvelles idées, se découvrent parfois par accident, par le fait du hasard. On ne peut pas chercher ce qu'on ignore. En l'absence d'un système de gestion de l'information et des connaissances, les organisations paysannes ne sont pas à mesure d'identifier, de produire et de valoriser les outils et les sources d'informations/connaissances appropriées dont elles ont besoin pour améliorer leurs pratiques.

En capitalisant leurs expériences, les organisations paysannes peuvent développer leurs propres outils d'information et de formation. Un des modes d'apprentissage est l'expérience que l'on fait soi-même. A force d'écrire tous les jours, on peut devenir expert en écriture. A force de cultiver des tomates, chaque année, on peut devenir expert en culture de tomates. On sait, ce qui marche, ce qui ne marche pas. On finit par pouvoir donner des conseils à d'autres personnes ou même à pouvoir leur enseigner des bonnes pratiques.